



LES
REFLETS
DE
Rosaline

MARIE ROZSA

*Les reflets de
Rosaline*

Tous droits réservés.

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

ISBN : 978-2-9576719-3-9

Autoédition

Marie Rozsa – 13009 MARSEILLE

Dépôt légal Septembre 2021

Couverture réalisée par Brian Merrant

Prix : 14,50 €

*Les reflets de
Rosaline*

Marie Rozsa

Prologue

L'existence d'un être humain est peuplée de souvenirs, d'expériences, de sentiments qui nourrissent son âme et forgent sa personnalité. Il avance sur son chemin, fièrement ou pas, avec ses regrets et ses bonheurs tout en se questionnant sans arrêt sur l'avenir. Il tombe, quelques fois se relève, d'autres fois reste à terre un moment tel un soldat blessé.

Mais souvent, il se raccroche à des souvenirs qui lui donnent l'étincelle nécessaire pour redresser la tête. Une main tendue, un sourire qui lui rappelle une mère, un frère ou un enfant, et il peut déplacer des montagnes. Sans tout cela, il n'est rien. Un automate perdu et incapable de réagir à son environnement.

Heureusement, l'être humain est aussi curieux, déterminé et en perpétuel apprentissage. C'est sans doute ce qui lui confère sa force, surtout lorsqu'il lui manque une part importante de lui-même.

Je sais d'expérience que la mémoire est un labyrinthe dont les pièges et les culs-de-sac sont légions et qu'elle ne livre ses secrets que lorsqu'on est prêt à les entendre. C'est une entité capricieuse, espiègle et bornée. Elle peut guérir ou détruire, tout en faisant de nous ce que nous voulons bien qu'elle nous fasse.

C'est à se demander s'il faut la chercher ou reconstruire par-dessus les ruines de ce qui a été oublié.

Que feriez-vous si vous rencontriez le monde à 23 ans, seule, dans la souffrance et que l'unique chose dont vous soyez sûre est votre prénom ? Un mot solitaire qui se murmure sans arrêt dans votre esprit, comme l'écho d'un passé oublié.

... Rose... Rose...

Chapitre 1

Ce que j'étais je l'ai oublié, ce que je suis je ne le sais pas encore et ce que je deviendrai, nul ne peut me le dire en vérité.

Près de Quimper.

Je courais, je me noyais, je fuyais...

Des voix résonnèrent à mes oreilles, mais le brouillard qui régnait dans ma tête m'empêchait d'en comprendre les mots. Mon esprit vagabonda encore un instant, perdu dans une course effrénée pour ma survie, avant que je n'ouvre péniblement les yeux.

— ... une jeune femme d'une vingtaine d'années au bord de l'Odet. Euh... aucun papier d'identité, la pauvre gosse ne porte pas grand-chose sur le dos... Tu peux regarder si elle correspond à un avis de recherche ? Je t'ai envoyé la photo. Merci, disait un homme dont la silhouette floue m'apparaissait de dos.

Incapable de donner du sens à ses paroles, je bougeai légèrement la tête et plissai les yeux pour tenter d'apercevoir autre chose. Des arbres, de la neige, un petit pont en pierre et mes oreilles captèrent le son d'un cours d'eau. Ma vision se brouilla de nouveau et je me sentis étourdie.

Où suis-je ? Qui suis-je ?

Mon corps sembla s'éveiller lui aussi. Des douleurs enflaient un peu partout.

Alors je tentai d'appeler la mystérieuse silhouette, mais ma voix était éteinte, comme si je ne l'avais pas utilisée depuis longtemps.

Je rouvris les paupières, déterminée à sortir de ce brouillard, mais le décor tournait tellement que je dus m'imposer l'obscurité à nouveau. Le sol dur et froid semblait vouloir me happer, me garder tout contre lui tandis que des murmures incompréhensibles rebondissaient dans mon esprit. Ils résonnaient, menaçants, s'insinuant dans mon cœur pour le faire galoper de frayeur. Instinctivement, je pris une profonde inspiration et la peur grossit en même temps que la douleur, comme si mes membres se souvenaient de ce que ma mémoire me refusait.

C'est alors qu'une main toucha mon cou. Ce contact déclencha un véritable cataclysme dans ma tête. Des images défilèrent à une telle vitesse que je ne pus en distinguer que les couleurs : du rouge, du noir, de l'orange.

Cette fois, des cris horribles remplacèrent les

chuchotements, se fracassant contre mes os et le moindre de mes nerfs tels des coups de couteau.

Une vague de terreur me submergea et mes paupières s'ouvrirent sans la moindre difficulté cette fois-ci. Je hurlai à pleins poumons toutes ces sensations sans pouvoir contenir les tremblements qui m'agitaient.

La douleur, quant à elle, devint si insoutenable que je l'affrontai en me tortillant et en frappant le vide. Des milliers d'aiguilles semblaient se planter dans chaque partie de mon corps tandis qu'une griffe acérée me déchirait à l'intérieur, j'en étais certaine. Bientôt, il ne resterait plus rien de moi.

Désemparée, perdue, je cherchai un moyen d'échapper à cette atroce souffrance.

Des mains tentèrent de me retenir et je me débattis davantage encore. On plaqua finalement mes bras repliés contre ma poitrine.

Prisonnière, sur le point de sombrer dans la folie, je décidai de fixer mon attention sur la personne qui m'entravait.

L'homme qui se tenait au-dessus de moi semblait assez vieux. Ses sourcils gris broussailleux et les rides qui parcouraient son visage possédaient quelque chose de rassurant pour moi. Je n'aurais su dire pourquoi. Mon esprit refusait de m'en dévoiler la raison.

Cependant, mon cœur ralentit sa cadence folle et écrasante à un galop raisonnable, qui me permit de mieux respirer. Mon esprit s'accrocha de toutes ses forces à la réalité, à ce visage marqué par le temps.

Troublé, l'homme regarda un instant l'une de ses mains

rougies avant de les replacer sur mes poignets, malgré les brûlures que je lui infligeais. Il ne comprenait pas, lui non plus, et il avait mal ; alors je me sentis un peu moins seule. Dans un effort supplémentaire, je me concentrai sur ses paroles comme si elles possédaient le pouvoir de me sauver.

— Calmez-vous mademoiselle, les médecins vont arriver. Vous êtes en sécurité, me dit-il. Bon sang, j'aurais juré que vous étiez morte... .

Sa bienveillance me permit de passer des hurlements aux cris. Je ne pouvais retenir mes gémissements, mais je cessai de jeter des coups et la chaleur de mon corps s'atténa. La souffrance diminua, elle aussi, pour devenir simple douleur tandis que les hurlements cessaient progressivement.

L'homme relâcha mes mains et regarda les siennes, cloquées à présent. Son expression choquée me plia le cœur.

Mes membres étaient maintenant endoloris, mon âme engourdie.

Je fixai le ciel dont la couleur bleue me soulagea à son tour sans que j'en connaisse la raison. J'étais agitée de soubresauts tandis que des douleurs apparaissaient, disparaissaient et que ma voix s'éraillait. À cet instant, rien n'aurait pu m'obliger à quitter des yeux ce ciel.

Je restai ainsi, chose silencieuse étendue sur le sol, jusqu'à ce qu'une femme vêtue d'une tenue peu familière envahisse mon champ de vision. Mon corps s'était enfin refroidi, sans doute un peu trop, car je tremblais à présent. La femme me parla mais mes yeux

restèrent figés à leur point d’ancrage, comme si les en détourner me perdrait à jamais.

La peur s’éteignit et avec elle tout sentiment. Comme si un voile invisible et protecteur enveloppait mon âme pour la plonger dans un calme anormal mais bienvenu. Quelque chose de chaud me couvrit. Une couverture, sans doute.

Puis, le beau ciel bleu disparut. On me mettait dans une grande boîte.

— Non !

Ma voix éraillée résonna contre les parois de l’endroit tandis qu’une peur viscérale tentait de m’aspirer à nouveau. On me piqua le bras et la femme me parla encore. Cette fois, j’accrochai mon regard au sien, de peur de sombrer.

— Mademoiselle ? Vous m’entendez ? Tout va bien, tout va bien, dit-elle tandis que la boîte se déplaçait.

— D’accord, d’accord..., répétai-je d’une voix enrouée. Je n’avais plus aussi mal, mais je ne me sentais pas bien et j’étais épuisée. Quelque chose monta alors de mon ventre jusqu’à ma bouche. Je vomis sur le côté avant même de pouvoir me retenir. Le liquide atterrit en partie sur la femme dont le visage trahit une sorte de soulagement. J’en déduisis que me voir bouger était une bonne chose.

— Pardon, dis-je quand même, consciente que ça sentait mauvais.

— Ne vous en faites pas, ça va aller. On va s’occuper de vous, on vous emmène à l’hôpital, répondit-elle d’une voix douce.

J'acquiesçai, mais les mots me parurent aussi lointains qu'un rêve. Cette femme aux cheveux d'un roux foncé et aux yeux verts parlait d'une voix si douce. J'avais le sentiment qu'on ne m'avait pas parlé ainsi depuis très longtemps, car je m'apaisai aussitôt et me détendis un peu plus sur le matelas moelleux.

— Quel est votre nom ? demanda-t-elle.

Je réfléchis un court instant et un murmure me souffla la réponse comme une évidence.

— Rose.

— C'est bien, prenez votre temps. Moi c'est Helorie. D'où venez-vous, Rose ? Vous avez de la famille ?

Je fouillai dans ma tête, plissai les yeux dans un effort mais je ne trouvai que le vide.

— Je ne sais pas.

Elle m'observa un instant, puis nota quelque chose sur sa feuille.

— Ce n'est pas grave. On va vous aider. Reposez-vous. Il me sembla que nous roulions, car les objets vibraient et la boîte me berçait légèrement. Néanmoins, je fis ce qu'elle me dit puisque de toute façon, j'avais de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts. Mes paupières s'abaissèrent et je sombrai dans un sommeil que j'espérais enfin paisible, sous le regard bienveillant de cette femme inconnue.

Un an plus tard, Quimper.

Je me réveillai en nage et m'assis au bord de mon lit, des bribes d'images sanglantes encore plein la tête. Une fois mon souffle récupéré, je me levai sans faire de bruit. Camil, mon colocataire, dormait dans la pièce d'à côté et il pouvait être de très mauvaise humeur s'il ne dormait pas assez. Je me dirigeai donc à pas discrets vers la cuisine, encore tremblante, et me servis un verre d'eau.

Venais-je d'avoir un souvenir ? Était-ce possible après un an ?

Retrouver la mémoire était si vital pour moi. Malgré la peur que provoquaient ces bribes du temps passé, j'en voulais plus. Depuis le jour où on m'avait trouvée sur le bord de cette rivière, je me sentais si vide à l'intérieur. Il me manquait quelque chose d'important, un morceau de moi-même après lequel je courais, perdue dans un monde inconnu. Tout paraissait si étranger.

La ville, les gens, les objets. Comme si je n'appartenais pas à cet endroit. Et en même temps, quelque chose m'avait poussée à rester ici. Un sentiment doux, lointain et inaccessible.

Car mon esprit restait inlassablement verrouillé. Les médecins m'avaient dit que ce blocage, cette *amnésie* était une protection et qu'il me faudrait être patiente. Je l'avais été. À présent, je voulais être moi ; je voulais

retrouver mes souvenirs, ne plus me sentir seule et vide, je voulais mon histoire, une famille peut-être.

Durant ces derniers mois, la nécessité d'apprendre, de comprendre mon environnement avait nourri ma patience. Car tout paraissait nouveau : les téléphones portables, les voitures, les machines à laver et bien d'autres choses. Le plus compliqué restait les relations humaines, si dures à décrypter.

La peur, je la comprenais. C'est ce que j'inspirais aux gens qui avaient croisé mon regard. Pas les deux billes noisette habituelles, mais plutôt leur allure de chat quand je me mettais en colère. Bien que j'apprécie beaucoup ces boules de poils, la première fois que mon reflet m'avait renvoyé ces yeux-là, cela m'avait effrayée. Les fentes abyssales sur un fond noisette empourpré correspondaient davantage à une anomalie qu'à une caractéristique normale de l'être humain ; je l'avais vite compris. D'autant que, selon les médecins, mon corps possédait une température habituelle plus haute que la normale, 39,5 °C plus précisément. Celle-ci grimpait en flèche au moment où mon regard changeait ce qui, heureusement, n'arrivait pas souvent. Ces données leur avaient drôlement creusé la cervelle. C'est pourquoi j'évitais les docteurs.

Moi, je ne m'en inquiétais pas tellement. Tout ce que je souhaitais, c'était débloquer ma mémoire. Camil m'acceptait telle que j'étais, lui. Il m'avait offert un toit, un foyer. Quand ses yeux bleu foncé avaient croisé les miens si étranges, il m'avait immédiatement proposé de devenir sa colocataire.

« Les yeux sont le reflet de l'âme, et j'adore les chats », avait-il dit. Pour preuve, il m'avait présenté les autres colocataires à poils et à pattes. Six chats vivaient avec nous désormais. Il en ramenait souvent d'autres pour les soigner et les relâcher dehors.

Je soupirai en observant la lune et ses étoiles par la fenêtre.

Qui étais-je ?

Cette question se posait régulièrement dans mon esprit, mais aucune réponse ne venait jamais.

Je passai mes doigts sur mon ventre, habituée à effectuer ce geste pour convoquer ma mémoire. Une longue flamme rouge entourait mon nombril et cinq tâches, qui m'avaient toujours semblées être des traces de doigts, s'éparpillaient en un cercle plus serré à l'intérieur de cette langue de feu. Comme si quelqu'un les avait posés là. Cela s'appelait un tatouage et beaucoup de personnes effectuaient ces dessins indélébiles sur leur peau. On ne m'avait pas tellement posé de questions à ce sujet. Mais il dégagait une chaleur étrange, je soupçonnais donc qu'il possédait sa propre histoire.

Un frisson incompréhensible me parcourut et j'attendis qu'un souvenir m'explique ce soudain malaise, en vain. Alors, je me décidai à retourner me coucher. J'avais lu quelque part que si on ne dormait pas assez, on pouvait être trop fatigué pour effectuer son travail correctement. Or, depuis un mois je travaillais comme coursier à vélo, activité que j'appréciais autant que cela m'était possible. Je ne voulais pas risquer d'être licenciée.

Trois heures plus tard, mon réveil sonna, mais je me

levai sans trop de difficulté. Je m’habillai, brossai ma chevelure brune et me lavai la figure. Puis, je me dirigeai vers la cuisine où je trouvai Camil et deux des chats les plus dociles de la maison.

Le petit déjeuner étant, semblait-il, le repas le plus important de la journée, je mettais un point d’honneur à me nourrir correctement.

— Bonjour, tu t’es réveillée cette nuit ?

Il portait un jean bleu et un t-shirt vert, ce qui voulait dire qu’il n’était pas fâché. Une fois, il s’était entièrement habillé de noir et rouge, ce qui lui donnait un air particulièrement effrayant selon moi. Surtout avec ses traits si expressifs. Alors, je me détendis.

— Bonjour. Oui, j’ai fait du bruit ?

— Non, t’inquiète, j’ai l’oreille fine, répondit-il en haussant les épaules.

Ses prunelles bleues se posèrent sur moi.

— Tu as fait un cauchemar ?

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas. Je pense que c’était un souvenir, dis-je.

— Tu dis ça comme si ça n’avait pas d’importance, mais c’est bien, ça commence à se débloquer, affirma-t-il comme s’il en était sûr.

— On n’en sait rien. Tu as beaucoup de patients aujourd’hui ? demandai-je en changeant volontairement de sujet.

J’avais vu une collègue faire ça quand un sujet de conversation ne lui plaisait pas.

Camil me répondit mais il n’était pas dupe, je le vis dans

son regard. Il me tendit une tartine au chocolat que je dégustai avec gourmandise.

— Ceux qui sont prévus rempliront ma journée mais il y aura les imprévus. Je risque de rentrer tard. Pfff, tous les mercredis c'est pareil, à croire que les animaux se passent le mot pour faire des cascades ce jour-là, grogna-t-il, ses cheveux bouclés noirs toujours aussi ébouriffés.

Son physique possédait quelque chose d'agréable. Je n'aurais pas su dire s'il était très beau, mais ses traits doux pouvaient refléter ses émotions avec une étonnante efficacité. J'avais essayé de reproduire cela devant mon miroir, toutefois les miens ne semblaient pas aussi entraînés. Ou bien ils avaient besoin que mes émotions s'activent davantage, peut-être. Quoi qu'il en soit, cela me fascinait. Il possédait la capacité de montrer clairement aux autres s'il était de mauvaise humeur, en colère ou amusé. Et cela lui servait aussi dans son travail, à mon avis.

Camil ne se passionnait pas que pour les chats, il adorait tous les animaux. Il était vétérinaire. Que ce soient des bêtes rampantes ou volantes, à poils ou à écailles, chaque créature recevait des soins et de l'attention.

Nous nous étions d'ailleurs connus par l'intermédiaire de l'une d'elles. Je lui avais ramené un chien abandonné avec une patte cassée. Le voir attaché à ce poteau, effrayé, seul et blessé m'avait mise si en colère que mes yeux étaient restés différents jusqu'à ce que les soins soient terminés. J'avais trouvé un ami et un toit sûr ce jour-là.

— Et sinon samedi, tu feras encore ton truc ?

— Quel truc ?

— Tes observations, précisa-t-il après avoir bu une gorgée de café.

Je plissai les yeux en tentant de voir s'il se moquait de moi ou s'il demandait simplement, mais ce fut peine perdue. Il était trop fort à ce jeu-là ou moi pas assez douée.

— Oui.

Il soupira.

— Tu n'en as pas besoin, tout rentrera dans l'ordre.

— Je n'en ai pas l'impression.

Il soupira de nouveau, signe que je l'exaspérais vraiment.

— Je te l'ai dit, tu as subi une épreuve visiblement terrible, il te faut simplement du temps. Il n'y a rien d'anormal chez toi, à part tes yeux, je te l'accorde.

Je restai silencieuse, car je n'étais pas d'accord avec lui. Comme toujours à ce sujet. Quelque chose clochait vraiment chez moi (hormis mes petites différences physiques) ; sinon je pourrais rire comme les autres, éprouver des joies comme un être humain et toutes ces choses qui font que la vie semble belle. À moi la vie ne me semblait ni moche, ni belle ; elle était, simplement. Alors, j'observais les gens régulièrement. Chaque samedi, je m'installais à une terrasse ou bien sur un banc dans un parc et j'observai, intriguée, ce que tout le monde faisait : un père et une mère en train de pique-niquer sur l'herbe avec leur fille, un homme qui jouait avec son chien, des enfants qui s'égayaient autour d'un

ballon, un couple d'hommes qui se disputait pour s'embrasser juste après. J'essayais de comprendre, de ressentir avec la même intensité.

Je comprenais de mieux en mieux, néanmoins ressentir vraiment nécessitait une capacité qui semblait endommagée chez moi. C'était un peu comme si j'entendais une jolie musique et qu'elle me frôlait sans parvenir à saisir entièrement mon cœur.

Soudain, l'attitude de mon colocataire changea ; il se raidit. Je reconnus l'inquiétude et j'engloutis ma deuxième tartine chocolatée. Il passa sa main dans ses boucles, un geste nerveux qu'il éprouvait le besoin d'effectuer des fois, et me fixa dans les yeux.

— Fais attention à toi aujourd'hui, j'ai un mauvais pressentiment.

J'acquiesçai, consciente du sérieux de son avertissement. La dernière fois qu'il m'avait prévenue ainsi, je m'étais méfiée, incertaine de savoir s'il était aussi anormal que moi ou s'il me faisait une blague. Certaines personnes racontaient des vérités modifiées pour créer une situation drôle. J'avais déjà observé ce phénomène. Mais Camil ne faisait pas ce genre de choses et encore moins quand cela concernait ma sécurité. Je tendais à croire qu'il me considérait presque comme l'un de ses précieux patients. Quoi qu'il en soit, la dernière fois, ma journée avait été ponctuée d'incidents, comme si toutes les maladresses de la ville m'étaient destinées. J'avais notamment manqué de me faire renverser deux fois et quelqu'un avait eu la bonne idée de vider son sceau d'eau glacée alors que je me

trouvais sur sa trajectoire. Lorsque j'avais cherché un terme pour qualifier ce jour cauchemardesque, Camil avait appelé ça « une journée pourrie ». Je fis donc la moue et hésitai à retourner au lit mais je m'étais trop attachée à mon travail. Je soupirai et me levai en buvant le reste de mon thé.

— C'est parti pour la « journée pourrie » alors, dis-je en le citant. J'espère que j'y survivrai, ajoutai-je tout à fait sérieuse.

Camil me lança un regard que je ne réussis pas à déchiffrer. Difficile de lire les choses dans les yeux. Parfois cela marchait, parfois non. Alors je pris mon sac à dos, mes clefs et mon casque dans ma chambre, puis sortis de l'appartement.

Être coursier à vélo me satisfaisait grandement. Ce travail était tout d'abord intéressant et me permettait de connaître mieux la ville. Ma mémoire étant relativement vide, j'enregistrais les informations plus vite que les autres. Je connaissais donc à présent quasiment chaque rue. Surtout, il me faisait ressentir de bonnes sensations, des sentiments un peu plus forts que d'habitude. Parfois, j'avais même l'impression de toucher du doigt une partie de mon ancien moi. J'aimais foncer entre les voitures, prendre des chemins inattendus tout en ayant l'impression de voler. Avec mon vélo, j'apprenais à me connaître. Chaque matin, quand je l'enfourchais, un petit sourire étirait mes lèvres, bien que celui d'aujourd'hui fût en demi-teinte en raison de la sombre prédiction de mon colocataire.

J'enfilai mes protège-poignets, mon casque et sortis de

l'immeuble. Le trajet jusqu'à la société se passa sans encombre, ce qui ne me rassura pas sur la suite de la journée. J'arrivai tôt, peut-être que je pourrais boire un chocolat chaud à la machine. J'aimais bien ces boissons.
— Rose ! me héla mon patron dès mon arrivée.

Ou peut-être pas.

Je marchai vers lui et le saluai.

Thomas Auffrey s'habillait toujours d'un costume noir et d'une chemise blanche, ainsi que des lunettes carrées. Ses cheveux courts et blonds étaient à la fois coiffés et décoiffés, je trouvais ça étrange à chaque fois. Mes collègues m'avaient relaté des expériences professionnelles pour le moins surprenantes. Du harcèlement, des demandes impossibles, une charge de travail importante, du matériel parfois hors d'usage et une ambiance désagréable, cela ne m'aurait pas plu de travailler dans ces conditions. Bien qu'exigent, mon employeur n'en restait pas moins juste et à l'écoute. C'est pourquoi nous estimions tous avoir de la chance.

— J'ai une livraison pour toi. J'ai dit au client que ma meilleure livreuse s'en occuperait, c'est urgent, dit-il avec un grand sourire.

Je stoppai mes pas et fronçai les sourcils. J'avais appris à mes dépens qu'il employait toujours ce genre de compliments lorsqu'il allait ensuite exiger quelque chose qui nous déplairait. Je tendis prudemment la main vers la petite boîte tout en l'interrogeant du regard. Mais en voyant l'adresse, je compris.

— Les entrepôts..., dis-je d'une voix à moitié suppliante.

Je tordis mes lèvres et levai un regard accusateur. Il savait parfaitement que je n'aimais pas aller là-bas. D'ailleurs, depuis la seule fois où j'y avais mis les pieds, je refilais sans arrêt les colis de cette adresse à mes collègues. Thomas s'en rendait compte mais laissait faire, du moment que cela n'entravait pas le travail.

— Je sais, Rose, je sais. Ce client est fidèle et riche donc tu y vas. C'est toi la plus rapide et la plus soigneuse tu ne me laisses pas le choix. D'autant qu'il a payé et que ce colis doit être livré à huit heures précises, répondit-il fermement.

Je regardai ma montre et filai vers mon deux-roues, non sans lancer un regard plein de reproches à mon patron. Lui me sourit tel un singe espiègle.

Évidemment, il fallait que ce soit aujourd'hui qu'on me confie cette livraison, pendant « la journée pourrie ». Cela ne présageait rien de bon.

Il était 7 h 45, je devais donc me dépêcher.

Mon vélo s'élança dans la rue tandis que je prenais la direction du sud de la ville. Je slalomaï entre les voitures plus nombreuses à présent, empruntai des escaliers en m'accrochant fermement à mon guidon et terminai en dérapage contrôlé. Je réfléchis un instant et optai pour un passage très étroit débouchant sur une fontaine, puis continuai sur des rues plus larges. Mes collègues disaient que j'étais folle parce que je trouvais toujours des chemins tortueux, voire dangereux qu'eux ne prendraient jamais. Mais ils m'avaient aussi qualifiée « d'acrobate douée ». Aussitôt, je m'étais renseignée sur internet et ce terme m'avait beaucoup plu.

Pourtant, peu après mon apparition au bord de l'Odéon, je ne savais même pas ce qu'était un vélo. Un monsieur qui vivait dehors, près du centre d'hébergement dans lequel je résidais au début, m'en parlait constamment. Il m'avait même montré un peu comment faire avec un vieux vélo trouvé dans la rue. Je soupçonnais que cela lui rappelait de bons souvenirs avec sa fille, morte depuis des années. On s'entendait bien lui et moi, il semblait tout aussi engourdi émotionnellement que moi. Je crois qu'on se sentait un peu moins seuls ensemble. C'est pourquoi son décès, peu de temps après, m'avait attristée. Ensuite, j'avais commencé à travailler pour mettre de l'argent de côté, car le centre d'hébergement ne pouvait pas m'accueillir indéfiniment. Il s'agissait principalement de remplacements, de missions courtes mais je recevais de l'argent. Mes économies en poche, j'avais acheté un vélo d'occasion avec lequel je m'entraînais tous les jours. Puis, j'avais rencontré Camil et plus tard, on m'avait proposé mon travail actuel.

Je ne savais pas pourquoi tous ces souvenirs me revenaient, mais je devais me concentrer pour livrer à l'heure.

J'arrivai finalement en dix minutes à l'entrée des entrepôts. L'adresse indiquait « bâtiment E », ce qui voulait dire que je devais m'enfoncer entre les murs lugubres et labyrinthiques.

Cette partie de la ville me faisait peur. Je ne me l'expliquais pas, mais j'avais la chair de poule dès que j'y mettais les pieds. S'agissant principalement de

garde-meubles et de stockages, seuls quelques bureaux se trouvaient au cœur de cette ville fantôme. Je m'étais renseignée et ils ne semblaient pas abriter beaucoup de personnes. Une entreprise l'occupait occasionnellement, celle de M. Daragon, le propriétaire de ces stockages. Il en possédait un peu partout dans le monde, d'ailleurs.

Je fis donc avancer mon vélo avec prudence jusqu'aux bureaux. Je descendis de mon deux-roues devant le bâtiment E et montai les quelques marches. Le silence alentour me rendait très nerveuse et je crus même entendre un mouvement derrière le bâtiment d'en face. Je frissonnai et décidai de me concentrer sur mon travail pour en finir au plus vite. J'enlevai donc mon casque et frappai en me présentant. Personne ne répondit, alors je répétai ce geste deux autres fois. Mais le silence persista. J'hésitais à repartir quand deux bonnes raisons m'en empêchèrent : Thomas serait mécontent si je ne livrais pas comme prévu et il m'obligerait certainement à y retourner. Or, je ne comptais pas remettre les pieds ici de sitôt.

Alors j'agrippai la poignée en métal et entrai.

— Bonjour, société Rapido ! J'ai un colis pour M. Daragon, il y a quelqu'un ?! m'exclamai-je suffisamment fort pour qu'on m'entende.

Mais l'accueil était vide et la porte menant à l'arrière, ouverte. Peut-être qu'ils n'avaient pas été prévenus de ma visite ? Je posai mon casque sur la banque et avançai, l'avertissement de Camil toujours à l'esprit.

— Excusez-moi, je dois livrer mon paquet et repartir, il

y a quelqu'un ? répétais-je en passant la tête dans le petit local.

Il y faisait sombre et je distinguais mal ce qui se trouvait à l'intérieur. La lumière du jour n'atteignait pas la pièce, d'autant plus avec cette grisaille qui couvrait progressivement le soleil depuis mon arrivée. Je passai la main sur le mur pour trouver l'interrupteur, sans succès. L'odeur terrible qui régnait ici me fit soudain reculer d'un pas. Je ne savais pas à quoi l'associer pour la décrire mais elle me fit frémir de peur. Alors que je faisais un deuxième pas en arrière, j'entendis un râle et un gémissement. Peut-être quelqu'un était-il tombé et s'était blessé ?

— Il y a quelqu'un ? Je ne vois rien, vous êtes blessé ? demandai-je nerveusement.

La peur se répandait comme un poison dans mes veines. Toujours. Comme si mon corps y était habitué. Mes doigts tremblants tentèrent encore vainement de trouver l'interrupteur et je me demandai s'il n'était pas plus raisonnable d'appeler à l'aide. Cependant, un nouveau râle m'obligea à plonger dans l'obscurité de la pièce. J'avançai prudemment en me servant de la respiration difficile que produisait la personne pour me guider. Au bout de quelques pas à l'aveuglette, une chose visqueuse s'accrocha au dessous de ma chaussure, produisant un horrible bruit de succion chaque fois que mon pied se soulevait. Je me souvins alors que mon téléphone portable possédait une lampe parmi ses nombreuses fonctions. Je stoppai là où je pensais trouver le malchanceux et allumai la lampe.

— Voilà...

Je m'interrompis, la fin de ma phrase restant coincée dans ma gorge. Un hurlement retentit et me fit sursauter, mais je me rendis compte qu'il s'agissait du mien. Le colis tomba au sol dans un bruit mat et je faillis en lâcher mon téléphone. Ma respiration s'accéléra alors que je ne pouvais détacher mon regard de ce qui se trouvait en face de moi. Une femme était littéralement épinglée au mur, transpercée par une barre de fer au niveau de la poitrine. Sa figure était horriblement balafrée et il lui manquait ses jambes, que je devinais à la limite de ma vision, sur ma droite. Grâce à la lumière, je distinguai d'autres morceaux et du sang partout, aussi bien sur les murs que sur le sol, avant de focaliser mon attention sur la femme dont les yeux semblaient refléter de moins en moins de vie.

— Madame ? osai-je murmurer d'une voix chevrotante. Mais elle rendit son dernier souffle. Je la fixai pendant un moment, partagée entre la panique et la curiosité, car c'était la première fois que je voyais un mort.

Après quelques minutes passées dans l'incapacité de bouger, à regarder ce cadavre, je réalisai qu'il fallait appeler quelqu'un dans ces cas-là. La police ?

Mes yeux eurent beaucoup de mal à se détacher de la femme, mais je m'arrachai à sa contemplation et commençai à composer le numéro d'urgence tout en me dirigeant vers la sortie. Les jambes flageolantes, les doigts tremblants, j'allais appuyer sur le bouton appel du téléphone quand une main attrapa ma cheville. Je hurlai de nouveau et tentai de me dégager, mais la main

possédait une poigne de fer. Je secouai mon pied, rien n'y fit. Je me résignai à diriger ma lampe vers ce qui me tenait si fermement et gémis de terreur. Un homme portant encore sa chemise en lambeaux était allongé à plat ventre. Il lui manquait un bras et son corps était tout ensanglanté. Son visage ne ressemblait qu'à un amas de viande hachée, mais ses yeux morts me voyaient parfaitement.

— Tu ne m'échapperas pas très longtemps. Tu dois revenir, j'ai encore plein de choses à faire avec toi... dit-il d'une voix grave et parfaitement stable, avant de me lâcher et de retomber aussi mort qu'avant.

Soudain, mon tatouage me brûla et je tombai dans la faible lumière du jour, aussi effrayée que le jour de ma « naissance ». Instinctivement, j'entourai mes jambes de mes bras et me recroquevillai, incapable de faire autre chose que gémir. Ces mots s'étaient frayés un chemin jusqu'à mon âme, mon intérieur, et quelque part ils provoquaient l'horreur, la terreur et le désespoir. Ma tête fit alors la seule chose capable de me protéger en cet instant et je perdis connaissance.

Je me réveillai en entendant les sirènes de la police et réussis à me mettre en position assise, juste à l'extérieur du local. Je restai là, pleine de sang, recroquevillée, jusqu'à ce que des policiers entrent. L'un d'eux me posa des questions, mais mon esprit eut beaucoup de mal à se dépêtrer de sa torpeur. Je jetai un regard vide vers la pénombre que je venais de quitter et les deux hommes en uniforme allumèrent leur lampe de poche sans entrer, apercevant le sang. Moi, je plongeai ma tête dans mes

bras pour ne pas voir.

— Put... c'est un massacre, appelle le Proc, le légiste et les collègues, dit l'un d'eux.

Je levai les yeux vers l'homme brun trentenaire dont le visage exprimait un masque dur et professionnel.

Son coéquipier, plus jeune, s'exécuta sans un mot, livide. Le policier trentenaire se tourna vers moi, sourcils froncés et se plaça à mon niveau. Je ne savais pas ce qu'il pensait mais son regard me mit mal à l'aise.

— C'est vous qui avez appelé ?

Je secouai doucement la tête en signe de négation.

— C'est vous qui avez fait ça ?

Je restai figée, abasourdie par son insinuation. J'eus l'impression que le peu de sang qui restait dans mes joues descendit pour protéger mon cœur battant à vive allure.

— Non..., soufflai-je encore à moitié choquée.

Il comprit certainement mes réactions, car je vis de la sollicitude traverser son visage. Il continua tout de même ses questions.

— Vous êtes blessée ?

Je fis non de la tête en fixant le vide.

— Pourquoi êtes-vous rentrée ? Et pourquoi n'avez-vous pas appelé les secours ?

— Je... je devais livrer un colis...

J'arrêtai, incapable de continuer. Toutes ces images sanglantes, jusqu'au message de l'homme mort assaillirent mon esprit et je tremblai de plus belle. Je ne savais pas vraiment mentir alors j'espérai qu'il ne m'obligerait pas à raconter qu'un mort m'avait parlé.

Les gens avaient du mal à accepter les choses étranges ou les personnes étranges, je l'avais bien remarqué. De toute façon, je ne me sentis pas capable de prononcer un autre mot et serrai mon téléphone toujours dans ma main en posant ma tête sur mes bras.

— Nous allons nous occuper de vous, mademoiselle. Mais nous devons probablement prendre vos vêtements pour l'enquête et vous interroger au poste. Je pense que les enquêteurs voudront vous garder un peu, m'avertit-il.

Je resserrai mes bras autour de moi pour me protéger encore et hochai doucement la tête pour dire que j'avais compris. Il se releva et rejoignit son collègue. Quelques minutes plus tard, d'autres policiers arrivèrent. On me fit asseoir dans l'entrée et je pus voir une ambulance se garer. Lorsque la femme qui m'avait secourue l'année dernière en descendit, je me sentis tout de suite plus rassurée. Helorie fut tout aussi étonnée de cette coïncidence.

— Rose ? Qu'est-ce que vous faites ici ? Que vous est-il arrivé ?

— Au mauvais endroit au mauvais moment, dis-je en m'inspirant d'un livre, car cela correspondait tout à fait à ma situation.

Elle me sourit chaleureusement et m'emmena à l'arrière de l'ambulance. Là, elle m'examina, prit mes vêtements et m'en prêta d'autres.

— Comment allez-vous ?

— Bien, dis-je platement en regardant les différents objets qui nous entouraient.

Elle m'observa plus longuement.

— De ce que j'ai entendu et vu l'allure de vos vêtements, ce serait étonnant.

Je reportai mon attention sur son visage. Elle semblait inquiète, ce qui me rendit perplexe.

— Je n'ai pas été attaquée, ni blessée, je vais bien.

Helorie soupira et prit ma main tremblante.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, fit-elle.

Je haussai les épaules. Camil le faisait quand il ne savait pas répondre à une question. Ou peut-être parce qu'il n'en avait pas envie ? Je ne savais plus.

Elle m'observa encore puis relâcha ma main.

— Et votre mémoire est-elle revenue ?

— Non, je la cherche toujours.

Ma réponse la fit sourire. Elle était très jolie et son sourire me plaisait. Elle me rappelait quelqu'un. Peut-être.

— Est-ce qu'on pourrait se revoir ? Pour discuter, dis-je.

Elle sembla étonnée et réfléchit un instant.

— Est-ce qu'il y a un problème ? demandai-je.

— C'est que... d'habitude, je ne vois pas mes patients comme ça. Ce ne serait pas très professionnel de ma part.

Je penchai la tête sur le côté et réfléchis un instant à cette réponse.

— Vous me faites du bien. Vous me rassurez et je crois que vous me rappelez quelqu'un. C'est important pour moi de parler avec les gens qui peuvent réveiller des souvenirs.

Je ne parvins pas tout à fait à déchiffrer son expression, mais je voyais qu'elle se débattait avec un problème. Finalement, elle soupira, secoua la tête et me tendit son numéro de téléphone inscrit sur une carte.

— De toute façon, je n'ai jamais cru aux coïncidences. On peut se tutoyer du coup, Rose.

— D'accord, répondis-je sans comprendre où l'avait mené sa réflexion.

— Appelle quand tu veux, si je ne réponds pas, laisse un message. Je suis souvent occupée.

— Merci.

Quelqu'un tapa à la porte du camion, mettant fin à notre entrevue. Un policier m'attendait pour m'emmener au commissariat.

Helorie m'encouragea pour la suite et je la saluai.

À cet instant, quelque chose remua légèrement dans mon cœur. J'identifiai cela comme une satisfaction, une victoire. Peut-être venais-je de faire un petit pas de plus vers moi-même.

A SUIVRE...

Ceci est la fin de cet extrait ! Si tu veux comprendre le mystère qui entoure Rose, je t'invite à te rendre ici :

<https://www.marierozsa-auteure.com/produit/les-reflets-de-rosaline/>

Si tu as des questions, tu peux évidemment m'écrire par mail à contact@marierozsa-auteure.com ou bien sur Instagram et Facebook.

Et si jamais tu veux suivre mes aventures d'auteure, tu peux t'inscrire ici pour recevoir de mes nouvelles chaque mois, et parfois des cadeaux ^^

<https://dashboard.mailerlite.com/forms/454598/89304756864943275/share>

A très vite,

Marie